

état de choses va toujours s'aggravant. Les voisins s'en aperçoivent, et commencent à dire : " Le garçon, quoi ! qu'il paraisse travaillant et ménager, n'a pas les talents du bonhomme. On ne s'arrête pas là, on cherche à expliquer ce mystère, et pour arriver à son but, on fait les suppositions les plus absurdes ; on dit que la petite brue est une *dépensière*, que son homme prend peut-être le *petit coup*, &c.....

Un habitant.—Voilà, monsieur le curé, ce qui est arrivé dans la paroisse, il y a quelques années, et ce pauvre héritier a été obligé de vendre et de gagner les townships. Et je vous assure qu'il y en a eu des cancons sur son compte. Il était probablement dans le cas que vous voulez nous faire connaître.

Les autres habitants.—Tu veux probablement parler du petit Baptiste. Oui, ça fondu vite là, et pourtant c'était un homme comme il faut, en apparence. On disait dans le temps que c'était un sort qui lui avait été jeté. Toujours, si c'était vrai, le sort est resté ici, car, lui, vit comme un seigneur, sur sa nouvelle terre ; tandis que celui qui a acheté son bien tire le diable par la queue.

M. le curé.—Non, mes amis, il n'y a rien de tout cela ; et ce qui vous paraît mystérieux est la chose la plus simple du monde.

Une terre n'a de valeur, n'est-ce pas, qu'à proportion de ce qu'elle peut produire ; si elle est ruinée, c'est un embarras, voilà tout. Eh ! bien, le riche propriétaire qui, à vos yeux, a transmis à son fils un si bel héritage, ne lui a laissé, en réalité, qu'un simulacre de terre, un champ qu'il a rendu stérile comme un rocher, par les récoltes de grains qu'il en a exigé tous les ans, pour faire de l'argent.

Le père, avant de donner sa terre, l'a vendue par petites portions. Encore une fois, c'est la fertilité d'une terre qui fait son prix. Eh ! bien, il a commencé par lui enlever cette fertilité, par la dégraisser, et c'est dans cet état d'appauvrissement qu'il l'a livrée à son héritier.

La conduite de ce riche envers son fils est semblable à celle d'un père qui, voulant donner un beau cheval à son enfant, commencerait par enlever la chair et les muscles de cet animal, et ne lui laisserait que la carcasse. Cet homme avait de l'argent quand il a fait sa donation, mais cet argent n'était-il pas en vérité le prix de la fertilité de sa terre ? Ce champ ne peut plus produire, parce qu'on lui a demandé toute la graisse tous les sucs, tous les principes fertilisants qu'il renfermait.

Continuons notre démonstration. Il y a 50, 60 ans, le Canada était un grenier, une terre d'abondance d'où le grain s'écoulait en grande quantité, sur les marchés étrangers. Nous exportions alors au-delà de trois mil-

lions de minots de grains, quoique notre population ne fut que de quatre à cinq mille âmes.

On ne pouvait alors cacher la joie excessive qu'on éprouvait à la vue du chiffre prodigieux de nos exportations de céréales, et des sommes d'argent qui revenaient dans nos coffres. L'enthousiasme était d'autant plus grand, qu'on croyait qu'il en serait toujours ainsi, et que notre pays était une source inépuisable. On ne semblait pas même soupçonner que cette richesse apparente pût avoir les conséquences les plus désastreuses. Eh ! bien, qu'est-il arrivé ? Et la génération actuelle doit-elle beaucoup de reconnaissance à celle de cette époque, sous ce rapport.

Au premier abord, et sans examen préalable, on pourrait répondre : Oui, les cultivateurs de nos jours doivent beaucoup à leurs ancêtres, parcequ'ils en ont reçu des terres étendues et parfaitement défrichées. Mais ne pourrions-nous pas y ajouter : Ces terres sont complètement épuisées, pour la plupart, incapables de dédommager leurs propriétaires de la somme de travail qu'ils leurs consacrent.

Les habitants.—Monsieur le curé, vous avez parfaitement raison ; on travaille beaucoup, et on ramasse à peine pour vivre, et encore on fait des dettes. Il n'y a que ceux qui ont eu le bon esprit de réparer les torts de nos ancêtres, en engraisant leurs terres et en faisant plus de prairies, qui peuvent réussir.

M. le curé.—Vous avez raison, mes amis et ce que vous venez d'avancer me prouve que vous êtes convaincus qu'on ne peut réparer les torts de nos prédécesseurs, qu'en tenant une ligne de conduite toute opposée à la leur, c'est-à-dire, en ne semant de céréales que ce que l'on peut semer sur un terrain bien fumé, et en faisant beaucoup d'engrais, au moyen du fourrage.

Mais continuant : Quelle est la population du Bas-Canada, aujourd'hui ?

Elle est d'environ 1,300,000 âmes. Eh ! bien, pour que la production fut en rapport avec celle de 1820, le Canada devrait produire à peu près, 7,840,000 minots de blé. Les produit-ils ?

Les habitants.—Il en est loin, monsieur le curé.

M. le curé.—Oui, il en est loin et bien loin ; car il ne produit pas au-delà de 2,800,000 minots.

Cette production suffit-elle au moins pour le besoin de sa population ?

Les habitants.—Si elle suffisait il ne s'importerait pas tant de farine du Haut-Canada et des Etats-Unis, qu'il s'en importe tous les ans.

M. le curé.—Jugez par vous mêmes, mes bons amis, comme nous sommes loin de nous suffire. La consommation pour chaque individu est d'environ

cinq minots, et la production actuelle donne à peine deux minots et quart par tête.

Les habitants.—Nous ne nous serions jamais soupçonnés si pauvres !

M. le curé.—Ainsi, vous le voyez, au lieu d'exporter du grain comme autrefois, le Canada est dans la pénible nécessité d'en importer pour nourrir au delà de la moitié de sa population, et une quantité équivalente à deux minots et trois quarts par tête.

Et pourquoi sommes-nous dans cette triste position ; parce que nos pères ont vendu la graisse de leurs champs à l'étranger. Voilà ce qu'il est très-facile de comprendre. Parmi les céréales, il en est qui épuisent rapidement la terre ; le blé vient en première ligne. Qu'ont fait nos ancêtres ? Comme cette céréale se vend à un prix plus élevé que les autres, on la cultivait en grande abondance, les récoltes succédaient aux récoltes, quelquefois la même semence couvrait le même champ pendant 3, 4, 6, 8 années consécutives. Pauvre terre ! Que valait-elle et que pouvait-elle produire, après un pareil traitement ?

Au moins, ils étaient excusables, ceux qui agissaient ainsi, car il ne soupçonnaient pas même qu'on put faire mieux qu'ils faisaient, et personne pour les éclairer sur le danger de leur système.

Mais ceux qui, aujourd'hui, marchent sur leurs traces, et travaillent à faire disparaître de leur terre tout vestige de fertilité, quelle excuse peuvent-ils apporter, lorsque, tout autour d'eux, les avertis qu'ils courent à leur ruine, qu'ils peuvent, avec beaucoup moins de travail, entrer dans la voie de la prospérité ?

Comprenez-vous maintenant, mes bons amis, qu'il y a un moyen de faire de l'argent qui est ruineux ?

Les habitants.—Nous sommes bien forcés de le comprendre avec les calculs que vous nous avez mis sous les yeux. De plus, nous sommes convaincus que ce serait folie que de vouloir plus longtemps cultiver comme le faisaient nos pères.

M. le curé.—Malgré qu'il soit évident, que faire rendre à un champ plus qu'il ne peut donner sans se fatiguer, soit un système ruineux pour les cultivateurs, cependant, vous en verrez beaucoup qui, d'ici à quelques années, refuseront encore d'ouvrir les yeux à la lumière, et qui seront au comble de la joie, tant qu'ils pourront dire : " J'ai vendu trente, quarante, soixante, cent minots de grain cette année."

Ils croiront avoir fait leur fortune et celle de leurs enfants, tandis qu'en réalité, ce qu'ils ont de plus dans leur bourse, n'est que le prix d'une partie de leur terre. Voici le calcul que l'on peut faire à ce sujet : Un cultivateur a une terre qui vaut £600, il y fait une récolte de céréales de £20 ;